

Je ne puis quitter Bradford »



« J'ai découvert les peintures de la Renaissance. Je savais que des artistes avaient créé ces images et j'ai su que c'était ça que je voulais faire. » © PIERRE-YVES THIENPONT.

J'ai toujours su que je devais quitter Bradford. J'ai obtenu une bourse d'études pour le Royal College of Art et une petite subvention avec laquelle je pouvais vivre, tout juste. Mais dès ma deuxième année, j'ai commencé à vendre un peu mes œuvres. Et je suis donc devenu un riche étudiant. Je pouvais m'acheter des farces de cigarettes. Puis, en 1961, je suis allé pour la première fois à New York. J'ai trouvé ça incroyable : la ville où on ne dort jamais, les restaurants ouverts 24 h sur 24...

Peut-on dire que certaines de vos lectures de jeunesse, et notamment la poésie, ont participé à votre éveil ?
Sûrement. Il y avait Walt Whitman, que j'ai lu durant ma première année au Royal College of Art / « When I heard at the close of the day how my name had been receiv'd with plaudits in the capitol, still it was not a happy night for me that follow'd... » C'est fantastique. Quand je suis arrivé plus tard à New York, j'étais persuadé que tous les écoliers américains le connaissaient... et en fait, ils n'en avaient jamais entendu parler. C'était incompréhensible pour moi qui, vers 14 ans, avais lu *Delight in Disorder* de Robert Herrick : « A sweet disorder in the dress Kindles in clothes a wantonness... » Et les dernières lignes : « A careless shoe-string, in whose tie I see a wild civility : Do more bewitch me, than when art Is too precise in every part. » Je me suis dit : « C'est merveilleux. » Et j'ai pensé que cet homme en savait bien plus que d'autres. Et puis il y avait aussi Constantin Cavafy, que j'ai découvert par le biais d'un auteur anglais qui n'est plus très lu. Il y

avait un poème de Cavafy au dos d'un de ses livres. Je suis allé à la bibliothèque de Bradford pour pouvoir emprunter quelques-uns de ses textes, mais il n'y en avait pas dans les rayonnages. Il fallait le demander au bibliothécaire, ce qui induisait déjà un côté sulfureux. J'ai emprunté le livre... et je l'ai finalement gardé. On ne me l'a jamais réclamé. C'étaient des poèmes merveilleux...

Comment en êtes-vous venu à la poésie ?
J'allais à la Bradford Grammar School (l'école secondaire) pour laquelle il fallait payer un minerval, mais j'avais obtenu une bourse de la ville de Bradford. J'ai l'habitude de dire que c'était une école horrible. En fait... c'était une très bonne école. C'est sans doute un de mes professeurs d'anglais qui a éveillé mon intérêt pour la poésie. Nous devions écrire des rédactions et, un jour, il m'a demandé de lire ce que j'avais écrit. Je lui ai répondu : « Je ne l'ai pas encore écrite... mais j'ai fait ça ! » Et je lui ai montré un autoportrait que je venais de réaliser. Il m'a regardé et, au lieu de me traiter de vilain garçon, il m'a dit : « C'est très, très bon... » Et du coup, je l'ai trouvé intéressant. (rires)
Il savait que j'aimais lire mais il savait aussi que j'étais toujours un peu « maladroit ». Si on me disait de lire *Oliver Twist*, je lisais *David Copperfield*... Je ne faisais jamais vraiment ce qu'on me demandait mais je faisais quelque chose. Et j'ai toujours aimé lire de la poésie.

Y avait-il des livres à la maison qui ont suscité votre intérêt ?
Il y avait surtout la bibliothèque qui était à deux pas. A la maison, il n'y avait pas beaucoup de livres. Mais il y en avait quelques-uns avec des images. C'est là que j'ai découvert les peintures de la Renaissance. Je savais que des artistes avaient créé ces images et j'ai su que c'était ça que je voulais faire. Et c'est

toujours ce que je veux faire aujourd'hui.

En arrivant à New York, vous faites une double rencontre capitale : Andy Warhol et Henry Geldzhaler, alors conservateur au Metropolitan Museum of Arts...

Henry, je l'ai rencontré en 1963 chez Andy Warhol. Il était en train de vendre une Mona Lisa d'Andy à Dennis Hopper et sa femme. Quand ils sont partis, j'ai dit à Henry que j'avais vu la photo de Dennis Hopper sur la façade d'un cinéma de la 42^e rue : *Night Tide* de Curtis Harrington, dans lequel il jouait un marin. Et on a été voir le film... Henry est devenu un ami et un soutien très important, même quand il se passionnait pour l'abstraction. Mais je savais que l'abstraction finirait dans une impasse... Je me suis retrouvé à un moment à la périphérie de tout ça, mais ça ne me dérangeait pas. C'était comme ça. Et maintenant, la roue a tourné et je ne suis plus à la périphérie...

En 1964, vous passez de New York à Los Angeles...

Los Angeles n'était pas une ville de nuit, comme New York. C'était une ville de jour. Les gens de cinéma commençaient à travailler dans les studios à 7 heures du matin et se couchaient à 22 heures. J'ai toujours préféré L.A. à San Francisco, qui m'a toujours paru plus provinciale. San Francisco, c'est une ville où les gens vous demandent toujours si vous l'aimez. Personne ne vous demande ça à New York, Londres ou Los Angeles. Si vous ne les aimez pas, tant pis pour vous. A L.A., d'où qu'on vienne, tout le monde était le bienvenu. En 1964, c'était encore une ville très importante pour le cinéma. On pouvait tout y faire, car à Hollywood on avait toujours la garantie d'avoir de bonnes lumières et un bon son. Ce qui n'était pas le cas dans le cinéma anglais, par exemple...



« My parents » (1977), l'hommage de David à Laura et Kenneth Hockney. © TATE / TATE IMAGES.

Vous parliez tout à l'heure de l'aspect excentrique de votre père mais vous-même aviez un look qui détonnait dès l'adolescence puis, plus tard, avec vos cheveux teints en blond. Ça ne vous posait pas de problème...

Mmmh, je ne sais pas. Non. C'est vrai que je suis le plus grand de la famille. J'étais beaucoup plus grand que mon père et ma mère mais tout le monde est devenu plus grand au fil des générations, non ?

Les cheveux blonds, c'est venu lors de mon premier séjour à New York. On regardait la télévision et il y a eu une publicité pour se teindre en blond : « Blondes have more fun... » Je vivais avec un garçon à Brooklyn et j'ai dit :

« Pourquoi ne pas essayer ? » On a acheté ce produit et j'ai trouvé que ça m'allait bien. Puis je suis rentré à Londres, alors qu'un de mes frères partait en Australie. Je suis tombé sur ma famille à la gare. Ma mère m'a dit : « C'est quoi ça ? » J'ai prétendu que j'avais utilisé un shampoing trop puissant. Et j'ai gardé ce look pendant des années en refaisant une teinture tous les deux mois.

Mais avant cela, à l'école à Bradford, comment cela se passait avec les autres ?

A l'école à Bradford, ça se passait bien. Les autres applaudissaient quand je recevais le prix en art. Je m'en sortais bien car j'étais un peu effronté. Je m'entendais bien avec tout le monde... et c'est toujours le cas.

Vous nous avez dit que vous saviez que vous deviez quitter Bradford, quand vous aviez vingt ans. Or, des années plus tard, vous y êtes revenu, et vous vous êtes même installé à nouveau dans la campagne voisine, dans votre Yorkshire natal...

A l'époque, j'y allais surtout pour voir ma mère qui y vivait toujours. Au début, c'était une fois par an. Puis, c'est devenu quatre fois par an... et j'ai vécu là jusqu'en 1998. Chaque fois que j'y allais, je dessinais ma mère, car je me disais toujours que c'était peut-être la dernière fois.

Quand j'avais quitté Bradford, à vingt ans, je savais que je devais aller à Londres pour être artiste. Tout comme ici, en France, où il fallait être à Paris... Aujourd'hui, j'aime beaucoup Paris, qui est restée une belle ville où on peut encore fumer à la terrasse des restaurants, mais je ne veux pas y vivre. Je suis beaucoup plus à l'aise ici, au calme, loin de tout. Remarquez que Monet, Van Gogh, Cézanne, tous ces artistes qui ne vivaient pas à Paris et étaient les peintres

de la campagne sont ceux qui ont inventé le modernisme.

Après la mort de votre mère, en 1999, vous avez continué à retourner dans le Yorkshire...

Oui. Vers 2004, époque où j'ai rencontré JP, je suis venu m'installer à Bridlington (dans l'est du Yorkshire). Sans lui, beaucoup de choses que j'ai faites depuis n'auraient pas pu s'accomplir. Je me suis mis à faire des aquarelles. Et finalement, nous y sommes restés neuf ans.

Gamin, j'avais travaillé dans une ferme de cette région. J'y suis resté six mois vers 1997 quand Jonathan Silver, un ami très cher, vivait ses derniers instants. C'est là que j'ai commencé à peindre le Yorkshire. En 2004, je m'y suis installé. Je retournais à L.A., mais j'ai installé un studio là-bas et j'y ai peint énormément. Et soudain, j'ai découvert le paysage.



On regardait la télévision et il y a eu une publicité pour se teindre en blond : « Blondes have more fun... » Je vivais avec un garçon à Brooklyn et j'ai dit : « Pourquoi ne pas essayer ? »



Après trente ans passés en Californie, je voyais les choses très différemment : les couleurs, la lumière. Ce n'était plus le Yorkshire de mon enfance mais le Yorkshire peint par quelqu'un qui venait de vivre trente ans à L.A.

Y a-t-il d'autres artistes dans la famille ?

Non. Pas d'artistes. Je crois que mon père aurait aimé l'être mais il avait eu cinq enfants en dix ans. Et pas beaucoup d'argent. Donc il devait travailler pour nous nourrir. Et il ne voulait sans doute pas devenir artiste autant que je l'ai voulu... Je pense que les artistes ne font pas de bons pères. Et j'en connais quelques-uns...

Comment êtes-vous considéré quand vous retournez à Bradford aujourd'hui ? Vous êtes le héros local ?

En fait, je ne vais jamais dans la ville même. Je ne vais qu'à Saltaire (où se trouve la galerie qu'il a ouverte et qui présente actuellement son cycle de peintures réalisées sur quatre saisons en Normandie, NDLR). Pas dans le centre-ville. Je n'y suis jamais retourné. Ma mère a quitté en 1990 la maison familiale où elle avait vécu 60 ans et elle est partie s'installer à Bridlington, avec ma sœur. Là, ça ressemble plus à l'Angleterre de ma jeunesse. Une petite bourgade sur la côte, sans rien d'excitant. Quand j'étais enfant, nous ne partions jamais en vacances. Sauf une fois. Notre père nous a emmenés juste en dessous de Bridlington. Je sais maintenant pourquoi : il n'y avait strictement rien à dépenser là-bas. Et ça n'a pas changé... (rires)